

# Le père à la lumière de kafka

andré lussier

**Après un détour par le champ sociologique pour décrire le bouleversement des rapports intergénérationnels, et une brève analyse de l'impact du féminisme et de Mai 68 sur l'image du père, l'auteur dresse un portrait poignant de la relation de Kafka à son père à partir de « Brief an den Vater » (1919), lettre d'un fils à son père, révélatrice du conflit douloureux qui relie l'auteur de *La métamorphose* et du *Procès* à la figure toute-puissante et dévastatrice du père. L'impossible procès du père creuse plus profondément l'écart entre l'acte d'accusation et la soumission ambiguë du fils.**

**A**fin de donner un cadre plus large à mes commentaires sur Kafka et son père, je commencerai par broser à grands traits un portrait sociologique du sort des hommes et des pères dans la société contemporaine. J'évoquerai ensuite mon expérience psychanalytique avec les pères, soit avec eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de ceux qui en furent dépendants, pour le meilleur ou pour le pire.

Un certain consensus veut qu'à notre époque en Occident, la conception que les hommes se font de la paternité ait perdu beaucoup de sa consistance, qu'elle vacille, sombre dans le flou et chancelle sous les coups qui ne cessent de lui être portés. En tant que pères, les pères seraient devenus sans boussole et, comme le dit Fernand Dumont, dépossédés de la motivation paternelle traditionnelle. On dit de partout qu'ils sont gênés d'être pères et ce, dans la mesure où ils sont confrontés à la notion d'autorité, ce qu'ils pensent être de plus en plus mal vu, vieillot, bourgeois, antidémocratique. En somme, que cela relève d'une mentalité dépassée. S'il en est ainsi, et tout indique que ça l'est dans une trop large mesure, c'est là un contexte profondément inquiétant, peu prometteur pour la jeunesse. Encore que le sociologue dirait sûrement que cet état de choses ne touche que certaines couches de la population. Le psychanalyste, de son côté, pense que ce déclin du tandem paternité-autorité concerne avant tout les rapports avec les adolescents et fort peu l'attitude envers l'enfant de la naissance à l'âge scolaire, c'est-à-dire jusqu'à environ cinq à six ans.

Pas un seul clinicien, je suppose, et pas un seul éducateur sensible ne mettra en doute qu'il y a un lien direct entre les défaillances et les abus au sein de l'autorité paternelle et le déséquilibre psychoaffectif des enfants. Et surtout peut-être celui des fils. (J'essaie d'isoler les facteurs relevant du père de ceux relevant de la mère.)

Dans les milieux spécialisés, on s'accorde pour affirmer, avec preuves à l'appui, que les adolescents d'aujourd'hui sont beaucoup plus égarés psychologiquement que les jeunes d'il y a trente à cinquante ans. Personne n'oserait affirmer qu'il n'y aurait à cet effet qu'un seul ordre de facteurs en cause, mais mon « exper-

tise » me contraint à ne parler que du seul facteur psychoaffectif et c'est déjà beaucoup. « Les adolescents sont de plus en plus nombreux aujourd'hui à s'égarer en chemin, à manquer la bifurcation... (en raison de) la difficulté d'être soi » (Jean-Philippe de Tonnac)<sup>1</sup>. Tony Anatrella, psychiatre, psychanalyste, écrit que : « Ils [les adolescents] ont du mal à se construire, car ils ne trouvent pas, auprès des adultes, les matériaux psychiques dont ils ont besoin pour se développer. De nombreux jeunes parviennent au stade de l'adolescence beaucoup plus fragilisés que par le passé<sup>2</sup> ». Dans les trente dernières années, en Europe, les suicides chez les adolescents ont doublé. Il en va de même paraît-il chez-nous. Le Québec aurait un des taux de suicide de jeunes le plus élevé en Occident.

Lorsqu'on lit les études et les enquêtes sur les adolescents, on apprend beaucoup sur les pères, ce qui ne devrait étonner personne. Je ferai aussi remarquer, quitte à y revenir, que déjà ces quelques citations soulignent que les problèmes observés prennent naissance bien avant l'adolescence et que le plus souvent ce sont les anomalies de l'enfance qui rendent l'adolescence insurmontable. Voilà qui explique l'accent qui sera mis sur l'enfance dans le présent travail.

Au sujet des difficultés auxquelles les pères faisaient face déjà en 1968-1969, Fernand Dumont disait qu'il y avait « un problème d'exaspération » à l'endroit des pères. Le sociologue n'hésitait pas à ajouter qu'il y ait « une crise profonde de la paternité, actuellement, est une évidence ». Si les pères sont devenus exaspérants, du moins dans certaines couches de la société, c'est le signe qu'ils se sont avérés décevants aux yeux de leurs enfants. Ils se seront montrés ou trop faibles ou trop arbitraires dans l'exercice de l'autorité; ou bien trop absents ou bien « trop présents ». Je m'empresse de préciser qu'on ne peut être « trop présents » en tant que parents qu'en échouant à respecter le champ légitime de liberté qui revient de droit à l'enfant. En somme, en se livrant à une intrusion psychologiquement tyrannique à plus ou moins grande échelle. Les enfants auront toujours besoin de manifester un certain degré d'exaspération, mais si le père exerce son autorité non sous l'emprise de sa personne mais plutôt au nom des exigences de la vie en commun, d'une morale naturelle et d'un sens des valeurs qui n'est pas dicté par le narcissisme parental, alors l'enfant le sent et il ne fait que « jouer » à l'exaspération en vue de s'exercer à l'autonomie. Le résultat, en somme, dépend toujours du savoir-être et du savoir-faire du père, c'est-à-dire de sa capacité à exercer l'autorité sans en abuser par orgueil ou par insécurité.

### **Le féminisme et Mai 68**

En fonction de cette « crise actuelle de notre culture... (et du) déclin des fonctions traditionnelles du père » (Fernand Dumont)<sup>3</sup>, je m'arrêterai brièvement à deux des grands facteurs en cause : la montée irréversible du féminisme et Mai 68, deux événements qui sont du ressort du sociologue et de l'historien, mais qui ne s'en prêtent pas moins à l'attention du psychanalyste. Est-il pertinent de placer aux premiers rangs de ces facteurs la croissance phénoménale du féminisme, un des points marquants du XX<sup>e</sup> siècle? Vraisemblablement. Avec ce qu'il a de meilleur et

ce qu'il a de déplorable, le féminisme a sérieusement ébranlé la charpente de la paternité, de la masculinité traditionnelle, du « machisme », du phallocentrisme, et de la domination du mâle.

Le roi est mort. Toutefois, le temps n'est pas venu de proclamer : Vive la reine ! Il y faudra encore quelques siècles. Reste qu'une part substantielle de la tradition des rapports masculin-féminin est sur le point de rendre l'âme. Fini les répartitions simplistes où l'homme est à l'extérieur et la femme à l'intérieur. Fini le confinement de la femme et de la mère entre quatre murs, à la cuisine, à laver les couches. De plus en plus, l'homme se voit dépouillé de ses nombreuses chasses gardées où il privilégiait de se sentir entre copains, entre mâles, dans tous ces clubs plus ou moins privés où il trouvait beaucoup plus de plaisirs qu'à la maison avec femme et enfants. Toutes ses forteresses sont aujourd'hui assiégées. La femme, au début à ses risques et périls, a même envahi la taverne, jadis au Québec un sanctuaire masculin. Un jour pas très lointain, ne finira-t-elle pas par déloger l'homme de son piédestal en matière politique ? Dans un avenir plus ou moins prochain, les hommes ne pourront plus faire la guerre *l'âme en paix* car la femme, qui est davantage motivée pour la vie que pour la mort, va de s'y opposer de toute son âme, elle à qui seule revient de donner la vie. Les quelques rares femmes qui ont fait la guerre au XX<sup>e</sup> siècle étaient des femmes masculinisées, elles avaient pris modèles chez les hommes, chez ceux qui n'ont jamais su que faire la guerre depuis des siècles.

La toute-puissance anale du mâle n'a jamais cessé de s'exercer dans l'euphorie (assez souvent inconsciente) de la destruction à grande échelle. Les hommes aiment la guerre, occasion rêvée pour eux d'exercer dans l'exaltation une violence « légitime » et sans limite. Les enfants du monde entier ont pour modèles, proches ou lointains, des pères qui prêchent la paix et font la guerre. Les temps s'annoncent déjà, quoique l'Histoire ne soit pas pressée, où la femme, la femme-mère va effectuer une brèche majeure dans ce cercle infernal inspiré par la passion triomphaliste (trionphallique) du mâle. Ce n'est pas ici le lieu d'apporter les nuances qui vont de soi et de parler des pacifiques, du courage du soldat, de son dévouement pour ses camarades, de l'honnête sacrifice de sa vie, etc. Il n'en reste pas moins que toutes ces belles vertus germent dans un cadre régi par l'emprise de la guerre, de la violence et de la haine.

Sur une échelle plus réduite mais non moins profonde, la femme est en train de revendiquer sa place à l'Autel pour le service religieux ; le prêtre mâle, ce père spirituel, va devoir un jour partager avec elle et renoncer à sa suprématie. Dans certaines Églises, ce n'est pas pour demain, car les chefs spirituels croient que Dieu est du côté des hommes ; c'est Lui le responsable de la Loi mais conçue par des hommes ! J'aimerais être là dans mille ans pour voir si la notion de Dieu dans l'Église catholique aura cessé d'être exclusivement d'essence masculine, avec sa Trinité mâle (Père, Fils, Saint-Esprit). Les hommes ont conçu un Trône dont l'essence est dite immuable, et ils l'ont baptisé du nom de Père. C'est un Père et non une Mère qui a mis le monde au monde. Alors que la survie de l'espèce est entre les mains des seules femmes, les mères, leur ventre ; mais la création, dit le

mythe, ne connaît qu'un seul géniteur, le Créateur, un Mâle. La prise d'assaut (par la Femme) sera longue.

Quant à Mai 68, tout en ayant été une révolution avortée, cet événement a changé quelque chose dans les rapports aux figures paternelles et dans l'exercice de l'autorité. Ce « mois »-là, un abcès a crevé et la cicatrice en est restée sensible, car le mal venait de loin. Les pères en subissent encore les répercussions et l'inconfort. Le déclin dont parlait Fernand Dumont et tant d'autres concerne surtout ce qui se passe à l'adolescence entre pères et fils, entre maître et élèves. Dumont disait à l'époque : « La crise étudiante actuelle est une crise du maître », « maître » étant entendu dans le sens de « celui qui donne des cours magistraux ». Il n'est donc pas question ici d'enfants. Il est en fait beaucoup plus difficile de se prononcer sur l'impact de cette crise sur les rapports père-enfant. Peut-être conviendrait-il plutôt d'aborder les choses par l'autre bout, c'est-à-dire, en se demandant en quoi et comment les tares dans les rapports père-enfant ont eu un impact plus ou moins direct sur la crise de la jeunesse étudiante (adolescente) de 68.

Quoi qu'il en soit, je crois que pas un seul psychanalyste muni d'un peu d'expérience clinique ne contesterait que c'est entre l'âge de deux ou trois ans et sept ou huit ans que presque tout se met en place pour le caractère futur de l'enfant; que c'est à cet âge que le père peut laisser dans la personnalité de l'enfant une empreinte indélébile, pour le meilleur ou pour le pire, comme on le verra plus loin avec Kafka. Le plus souvent, quand les choses tournent très mal à l'adolescence, c'est que les rapports parents-enfants avaient été viciés dès l'enfance, les parents ayant créé un cadre qui rend difficile ou impossible pour l'enfant un développement suffisamment harmonieux.

### *Le père, le fils et ... la psychanalyse*

Plus que toute autre discipline peut-être, la psychanalyse a contribué substantiellement à redonner à l'éducation des enfants et à l'amour des parents leurs lettres de noblesse. En dehors des accidents de la nature (blessures, maladie, pertes, mortalité...) et de certains écueils de parcours, le plus souvent c'est le fait d'avoir été mal éduqué et mal aimé qui rend l'homme névrosé, délinquant et même psychotique (avec ou sans l'hérédité).

Une longue pratique de la psychanalyse me permettra ici de mettre brièvement l'accent sur quelques-uns des principaux facteurs qui sont à la base des difficultés majeures entre pères et fils et cela, en regardant du côté des pères.

1) Je pense d'abord à tous ces pères, trop nombreux, qui ne réservent aucune ouverture à leur fils en vue des identifications indispensables pour une structure de personnalité à l'abri de la psychopathologie. Tous les pères au sein de ce type ont en commun l'abus d'autorité auprès du jeune enfant. Ils exploitent à des fins personnelles l'autorité qui leur revient de par la force des choses. Ils diront qu'ils agissent pour le plus grand bien de l'enfant, qu'un enfant « ça se dompte », sinon on en fait un capricieux. Un père qui venait me voir au sujet de son fils de 14 ans devenu subitement délinquant me disait : « Nous l'avions pourtant si bien

dompté ». Les pères comme celui-là nous disent que si l'enfant tourne mal à l'adolescence, c'est sa faute; que par « mauvais caractère », il aura refusé de plier. On est frappé de voir que ces pères ont toujours bonne conscience et que pour eux, la faute est chez l'autre. Ceux-là, Kafka les range parmi les tyrans de l'histoire, c'est-à-dire ceux qui prennent pour base de leur action leur propre personne plutôt que la raison.

Ces hommes, qui se sont acquis une apparence de rigueur, craignent au fond de perdre la face en perdant le contrôle de la situation au sein de la famille. Derrière ce front de force et de domination, ils révèlent leur faiblesse de base. Les manifestations de révolte ou de défi chez les petits les effraient inconsciemment et ils craignent de perdre pied, ce qui les amènent au besoin à s'imposer jusqu'à la terreur. Dans ces conditions, le plus souvent, l'enfant de trois à dix ans n'aura naturellement pas le choix. Au début, il pliera. Mais quand, sur cette base, viendra l'adolescence, plusieurs voies seront possibles pour le fils. Ou bien ce premier fond de passivité se pétrifiera, deviendra structure caractérielle, nourri d'inquiétude et de crainte, bloquant le développement normal qui demande un minimum d'opposition pour accéder à l'indépendance psychologique. En raison de la barrière édiflée par la rigidité du père sur la voie de la masculinité, le fils s'enfoncera dans une attitude à base d'identification féminine et le père poursuivra son œuvre en harcelant ce fils, le traitant avec mépris d'efféminé. Ou bien surgira une orientation plus ou moins définitive ou plus ou moins grave vers la délinquance. En somme, l'enfant suivra l'exemple du père en devenant brutal à son tour, s'identifiant à l'agresseur. Bien sûr, il y a d'autres causes à la délinquance, mais celle qui nous occupe n'est pas à négliger. En dehors de la passivité et de la délinquance, existe la solution mitoyenne : la névrose, surtout obsessionnelle chez le garçon, névrose qui cache et révèle à la fois une révolte avortée. Le garçon impose plutôt que d'exploser, ce qui signifierait devenir parricide.

Un père qui est bien dans sa peau d'homme et de père ne voit pas partout, dans ses rapports à ses fils, des menaces à son prestige viril, à son autorité, à son amour-propre. Il n'entre pas en panique quand il est confronté aux petites révoltes de ses enfants. Il relativise tout, ce qui est le propre de la sagesse et de la confiance en soi. Ainsi, les drames inutiles sont évités.

Ces pères prompts à verser dans l'autoritarisme, mais peu doués pour l'autorité naturelle, trahissent dans leur caractère une émanation du sadisme anal. Ils cherchent à dominer plutôt qu'à éduquer. Là-dessus, ils se montrent incapables de la moindre introspection. Ils disposent pour se justifier d'un réseau abondant de rationalisations obstinées qui ne réserve aucune place à la discussion.

2) À l'autre extrémité de l'échelle, nous trouvons le père « défaillant », celui qui tombe irrémédiablement du piédestal élevé par l'enfant. Le père, qu'il le mérite ou pas, commence toujours par être idéalisé par le fils dans les quatre ou six premières années de la vie. Mais qu'advienne une profonde déception dans l'image du père — grave échec professionnel, dépression, alcoolisme, défaitisme, etc. — les choses peuvent alors sérieusement se compliquer pour l'épanouissement du fils. La

voie de son développement psychoaffectif devient semée d'embûches difficiles à surmonter. Sans trop savoir pourquoi, il trouvera difficile de réussir sa propre vie. Il cessera mystérieusement de pouvoir donner toute sa mesure. Faire mieux que son père sera devenu, inconsciemment, prohibitif. La culpabilité le paralysera afin de ne pas humilier le père, de ne pas triompher de lui. On ne frappe pas un rival affaibli. Par ailleurs, le travail clinique permet d'avancer que souvent et, dans un tel contexte familial, une immense colère inconsciente se cache et se révèle simultanément sous une apparence de paralysie psychique, d'échec, de passivité — « *passive-aggressive* » disent les Américains —. Le fils reproche inconsciemment à son père d'avoir sombré, mais il n'en veut rien savoir consciemment, ce qui le mène à préférer devenir névrosé. Les deux versants de la solution chez le fils décrits ici (révolte ou soumission) mettent en jeu le processus de l'identification. Mais ici, évidemment, elle est au service d'une compulsion à l'échec et non d'un essor.

De nouveau, nous observons à quel point le fils, pour avancer d'un pied ferme dans la vie, a besoin d'un père plus fort que le destin. Pour ne pas gêner la marche de son fils, le père doit rester debout au milieu des épreuves, être confortable dans ses rôles d'époux et de père et surtout, souhaiter authentiquement voir son fils le dépasser, sur ses propres traces ou autrement, ce qui n'est pas donné à tous les pères. Il y aurait une étude psychologique à entreprendre sur certains secteurs de la production artistique québécoise des dernières décennies. Je pense en particulier au théâtre et au cinéma, à ces productions où, chez le fils, la recherche d'un père digne de ce nom, recherche consécutive à de profondes déceptions, saute aux yeux (voir Michel Tremblay, Jean-Claude Lauzon, Michel-Marc Bouchard, etc.).

3) J'ai pu observer de près un type différent de père, mais non moins dommageable. Ces hommes, dans des moments de lucidité pénible, en viennent à reconnaître qu'ils ne désirent pas la venue d'un fils, contrairement à ce que nous sommes habitués d'entendre. Pour eux, dans les couches souterraines de leur être, leur fils va se poser, s'interposer entre eux et leur épouse. Un bébé, ça demande beaucoup de soins, d'attention et de présence et par conséquent ça prend beaucoup de place. Celui-ci devient une menace à multiples facettes : perte de préséance auprès de l'épouse, c'est-à-dire perte de la première place, perte d'attention et de sollicitude, perte de liberté, etc. Sur un autre plan, ce nouveau venu annonce une perte de temps précieux pour la profession, pour les affaires et quoi encore. L'enfant n'est pas le bienvenu, il n'est pas désiré mais plutôt pressenti comme une épreuve. Dans ce cas, la paternité est un obstacle et non ce qu'elle devrait être : un prolongement de soi.

La paternité authentique implique qu'il y ait quelque chose de soi en mouvement progressif au sein de la personnalité. Ce quelque chose est profond, il doit signifier une nouvelle étape appelée de tout son être, un dépassement de soi. Piera Aulagnier dirait un « en plus » venant couronner une évolution personnelle. La paternité est une désignation creuse si elle survient en dehors d'un désir longuement mûri, si elle n'en est pas l'accomplissement. Quand elle émane d'un désir spécifique, alors l'enfant qui la concrétise ne peut absolument pas être appréhendé

comme un intrus, comme un rival. Le temps de l'Œdipe viendra à son heure propre. L'enfant est ainsi l'œuvre conjointe du couple. Le père, psychologiquement et à sa manière, met lui aussi l'enfant au monde, participation qui est aux antipodes de la couvade, et la mère se sent alors épaulée, accompagnée dans sa fonction maternelle. Quelqu'un rappelait récemment des paroles que je fais miennes : « Un bon père est une mère ».

Si l'arrivée de l'enfant est redoutée par le père biologique, à quelque niveau de conscience ou d'inconscience que ce soit, les répercussions seront souvent profondes et permanentes. J'ai connu plusieurs fils qui, devenus jeunes adultes, se sentaient de trop dans la vie de leur père sans en avoir de preuves concrètes. C'est une affaire de pressentiment, de saisie intuitive. Pour se donner bonne conscience, ces pères peuvent multiplier les gestes concrets, extérieurs, qui ne viennent pas du cœur. Les cadeaux, par exemple, tiennent lieu de présence, et l'enfant n'est pas dupe, le sent et le ressent (les cadeaux ne sont évidemment pas toujours que cela). Ces fils deviennent souvent déprimés, manquent de ressort et d'ambition. Leur père les aura privés d'un pivot de base, source de toutes les motivations : se sentir désiré, aimé, avoir sa place, jouir d'un père heureux de voir son fils réussir. Au fond, ces pères, qui n'en ont que le nom, se veulent comme unique enfant de leur épouse-mère et ils ne veulent pas d'obstacle familial dans la poursuite de ce qu'ils entreprennent. Leur fils reste pour eux un étranger. Ici non plus, il n'y a pas d'ouverture pour les identifications masculines, pièces essentielles dans la structure de la personnalité. On pourra penser que l'adolescent trouvera bien dans son entourage des figures paternelles plus accueillantes et plus en mesure d'être prises comme modèles. Sans doute. Mais la charpente de base aura été fragilisée et nécessitera plus d'attention. Par ailleurs, un fils psychologiquement handicapé peut devenir déterminé, grâce à des influences heureuses, à ne pas faire subir à son propre fils le sort qui fut le sien. Une saine détermination peut tenir en respect une part substantielle des forces inconscientes nuisibles.

### **Kafka et son père**

Sur fond des quelques considérations sociologiques précédentes et de mes réflexions issues de la clinique psychanalytique, abordons maintenant cette exceptionnelle analyse de la relation père-fils que Kafka nous a léguée. *La Lettre au père*<sup>4</sup> est un document d'un intérêt capital à plus d'un titre et le psychanalyste y trouve toutes les raisons de se sentir privilégié. Kafka se livre dans cette lettre, avec une profondeur inégalée, digne de son génie, à une psychanalyse du père. Il parle souvent à la manière d'un psychanalyste, y allant d'interprétations tout aussi pénétrantes que sans ménagement. Je dis sans ménagement, mais c'est uniquement au moment où il interprète. Dans un deuxième temps, il fait souvent marche arrière et annule ses propos cinglants et dévastateurs. Je ne pourrai donner de ceci que quelques exemples.

Dans l'ensemble des confrontations abordées dans la lettre, si je n'avais à signaler qu'un seul des facteurs significatifs dans la relation père-fils, pour ce qu'il

en est de l'évolution psychoaffective du fils, je choiserais la tendance du fils, de tout fils, à idéaliser son père dans la première enfance. Tendance qui sera, en principe du moins, ou bienfaisante ou néfaste pour la santé mentale. Sur ce point, Kafka apporte une lumière à la fois gênante et étonnamment révélatrice.

Je devrai me limiter ici à mes réflexions personnelles lors de mes lectures récentes de la *Lettre*. Une comparaison avec les points de vue différents apportés par de nombreux auteurs n'y sera donc pas abordée.

### *La permanence de l'idéalisation*

L'idéalisation du père, chez Kafka, va de pair avec la terreur face à une domination tyrannique. Le père est désigné comme « géant », l'ultime autorité « devant laquelle je n'étais rien ». Il est « la mesure de toutes choses ». Le fils se rappelle qu'enfant, il voyait son père qui, de son fauteuil, « gouvernait le monde entier ». Âgé de plus de trente ans, le fils lui dit : « J'ai encore peur de toi, tu étais trop fort pour moi et moi trop faible pour toi ». Accompagnant les multiples témoignages de vénération infantile pour le « grand homme », pour le père vu comme le maître du monde, prennent place, avec une force hallucinante, les aspects négatifs et anéantissants de la domination absolue du père où la terreur n'est jamais relayée par l'amour et l'affection paternels. Les paroles du fils sont une accusation aussi poignante que la terreur du père pouvait être sans merci. « Je te voyais capable de me piétiner au point qu'il ne reste plus rien de moi... ». Plus loin, le fils dit au père qu'il le voyait capable de mettre son fils en pièces. Toute critique venant du père frappait droit au cœur, comme un poison, de sorte que ni courage, ni résolution, ni confiance en soi, ni réjouissance ne pouvaient tenir le coup. Dans une conclusion pathétique, le fils dira qu'il a perdu tout espoir, qu'il a abandonné et renoncé. Le père était là pour asservir. Seul comptait son besoin de dominer, de régner. Il a réussi à s'imposer. Quand le fils fut en mesure de se confronter, il était déjà trop tard (nous y reviendrons).

Les effets nocifs de la destructivité du père vont plus loin encore. Les analyses de Kafka-fils sont souvent troublantes pour le lecteur, troublantes par le fait que la profondeur débouche sur le défaitisme. Il rappelle à son père que ce dernier n'anticipait que des échecs pour son fils. On sent l'épée de Damoclès, toujours menaçante, finalement tomber et donner le coup de grâce. Le fils dit en toutes lettres : « Tu m'as toujours menacé d'échec, ce qui a fait que ma vénération pour ton opinion était telle que l'échec devint inévitable ». Plus il avançait en âge, plus il en était ainsi psychologiquement. Aux yeux de l'enfant, le père tout-puissant ne pouvait pas ne pas avoir raison.

Le raisonnement final de Kafka là-dessus laisse songeur. Il rappelle à son père que celui-ci a mis en œuvre tout son pouvoir pour convaincre son fils de sa propre nullité (*Wertlosigkeit*). Il poursuit en avouant avoir montré à l'évidence qu'il n'était en effet qu'une nullité, un vaurien, « ce qui prouve que tu avais raison ». Tout en faisant la preuve de la responsabilité du père, il l'absout. Toute la psychopathologie de Kafka est là. Ces données ne sont pas sans rapport avec la théorie de



Piera Aulagnier<sup>5</sup> sur le masochisme. Si nous remplaçons chez Aulagnier, la mère par le père, nous pouvons avancer que si le fils se sent contraint de se mettre d'accord avec le désir du père et si ce dernier est vu comme désirant l'échec du premier, celui-ci désirera l'échec pour lui-même, l'essentiel étant de désirer ce que l'objet d'amour désire. De tels processus ne peuvent avoir cours sans un fond d'idéalisation qui persiste coûte que coûte. Or chez Kafka, le besoin contraignant d'épargner son père revient périodiquement.

On sait à quel point le projet de mariage fut un cauchemar pour Kafka. Ici encore, comme en presque tout, le père joue à fond son double rôle : comme objet idéalisé, indélogeable, et comme objet anéantissant. On le voit d'emblée dans ce que le fils dit du mariage comme ce qu'il y a de plus grand dans la vie (*das Grösste, das Höchste*), assurant l'indépendance la plus honorable, mais aussi, hélas, « ce qu'il y a de plus intimement relié à toi ». S'y aventurer, dans son cas, toucherait, à la folie (*Wahnsinn*). Nous voilà en pleine reddition sans condition. Le fils renonce à l'Œdipe et laisse le tyran sur le trône. Il ne dispose pas du soutien d'une horde de frères pour déloger le père. Il n'y a pas de commune mesure entre le tyran et le fils. Il faut retraiter, quitter le front œdipien et sombrer dans l'obsessionnalité.

Tout ceci devient limpide quand Kafka précise que pour oser se risquer dans le mariage, il faudrait que le père soit un autre et que lui-même soit un autre, c'est-à-dire « que nous soyons tous les deux rayés de la carte ». Et il conclut ce passage en avouant qu'en raison de la conception grandiose qu'il entretient de son père « le mariage demeure ton domaine exclusif ». Le fils fait demi-tour, quitte le terrain de la rivalité, faute de munitions. La porte est grande ouverte pour la névrose obsessionnelle, champ de bataille intérieur, propice aux issues psychosomatiques, ce qui fut le cas. Faudrait-il conclure que le fils manquait d'élan, de ferveur, de dynamisme, de libido, ou bien que les obstacles psychologiques étaient de nature insurmontable pour un enfant? Là-dessus, une des données est incontournable : quand le père consacre tout son pouvoir à ne réserver aucune ouverture à la nature propre et aux dispositions personnelles de l'enfant, ce dernier, dans un premier temps, n'a pas le choix, il doit plier pour survivre. La rébellion pourra venir à l'adolescence, à certaines conditions, lesquelles n'étaient pas remplies dans le cas du jeune Kafka. Donnant la préséance à l'inconscient, il a opté pour le maintien de la vénération et non pour la révolte ouverte.

### ***Le Procès du père par le fils***

Si le fils n'est pas devenu un révolté manifeste, il a néanmoins fait preuve, à l'âge adulte, d'un exceptionnel courage d'introspection où il se montre capable de mettre le père en pièces, de le jeter tout nu sur la place publique (je n'arrive pas à retracer dans quelle mesure il aurait pressenti qu'un jour sa lettre serait rendue publique). Ce document est une pièce d'anthologie dans le domaine de l'auto-analyse et de la psychanalyse du père par le fils. La lettre est un microscope braqué sur certains aspects fondamentaux de la relation père-fils.

Je retiendrai les points suivants :

- Kafka dit voir dans son père un homme qui a toujours agi sur la base d'une confiance sans borne dans sa propre opinion; qu'il était imbu du sentiment de son importance personnelle, et surtout peut-être, qu'en aucun cas il n'éprouvait le besoin d'être consistant avec lui-même dans son appréciation des êtres. C'est alors qu'il le compare aux tyrans dont les droits sont basés sur leur personne propre et non sur la raison. On comprend le désarroi de l'enfant qui essaie de s'y retrouver, de s'orienter, de se situer pour un minimum de sécurité et qui n'y arrive jamais.
- L'auteur de la *Lettre* ne se gêne pas pour dire à son père qu'il (le père) n'a jamais été capable d'éprouver de sentiments pour les autres, surtout pour lui-même, son fils. Avec cynisme, il caractérise les méthodes éducatives du père : l'abus, les menaces, l'ironie, le dénigrement, le rire méprisant et il précise que cette méthode, il l'a vécue comme une « rhétorique extrêmement effective », responsable de tant de résultats négatifs : sa faiblesse, son manque de confiance en lui-même (l'envers de son père), son écrasant sentiment de culpabilité... « Ta méthode n'a jamais échoué avec moi » [...] « Mon sentiment de valeur personnelle a toujours été entre tes mains et tu t'es évertué à m'écraser, avec force ». Le fils ne manque pas d'insight sur les facteurs qui ont contribué à le faire devenir ce qu'il est. Il va pousser l'insight plus loin.
- À son père accusateur universel, il sert une interprétation cinglante : « Tu as transformé (*drehen*. tordre, déformer, fausser) ta ferme croyance en ton innocence en reproches injustes à l'endroit des autres ».

Au sujet du judaïsme du père, il se fait mordant, traitant ce judaïsme de médiocrité, de nullité (*der Nichts*, i.e. le rien), de mondanité... « Tout cela parce que tu n'as jamais cru qu'en toi-même ». Plus loin, il pousse l'attaque : « Ta nausée à propos de mon judaïsme récent ne peut signifier qu'une chose : inconsciemment (*unbewusst*) tu reconnais la faiblesse de ton propre judaïsme et tu ne peux tolérer que cela te soit rappelé, ce qui fait que chaque fois, tu réagis avec une haine évidente ».

Poursuivons sur la religion. Kafka démontre le caractère diabolique de son père :

« ... ton habitude de serrer les dents au beau milieu d'un rire guttural lugubre donnait à l'enfant sa première notion de l'enfer ». Et peut-être surtout le fait de rappeler à son père qu'avec son rire plein de malice et sa face haineuse « ...on se sentait puni avant de savoir qu'on avait fait quelque chose de mal. » En quelques phrases, nous sommes plongés dans l'atmosphère du Procès. L'enfant en a plein la tête de messages incompréhensibles, sauf que ceux-ci mènent droit à la culpabilité. Le père, sciemment ou à demi-inconsciemment, exploite à la fois son ascendant et la vulnérabilité de l'enfant. Il n'y a qu'un gagnant ici, et c'est évidemment le narcissisme, l'amour-propre du père qui a un besoin compulsif d'une domination exhibitionniste.

Le fils n'hésite pas à ternir la grandeur du père. Le jugeant à partir des propres critères de ce dernier, il peut lui dire, sur cette base, « Tu es un échec complet ».

Ou encore « malgré toute la puissance que je te reconnais..., tu as échoué en ce qui concerne tes enfants ».

La dynamique anale fait partie du tableau, ce qui n'a rien d'étonnant, étant donné la place prépondérante du pouvoir et de la soumission. Kafka rappelle à son père que, selon sa propre distribution des vertus et des mérites « la pureté est de ton côté et se termine avec toi et l'ordure commence avec moi ». Il ajoute qu'il a résolu une énigme de longue date, s'étant questionné sur ce que pouvaient bien être les motifs secrets (inconscients) à la base du besoin de son père de toujours se plaindre de ses enfants en public : « c'était pour nous humilier ».

Sur la permanence de l'influence paralysante du père, le bilan est clair. Les menaces constantes du père, sa voix tonitruante, sa main levée menaçante « sont restées avec moi depuis l'enfance... Je ne pouvais ni penser ni parler..., j'en ai subi les conséquences toute ma vie ». Ce qui lui permet de conclure que « je suis le résultat de ton éducation et de mon obéissance ». - On le voit, la psychanalyse du père par le fils se double de l'auto-analyse du fils.

« Mon sentiment de culpabilité a été remplacé par mon insight dans notre impuissance commune, la tienne et la mienne » : pièce maîtresse de la *Lettre*. L'effort de pénétration est exceptionnellement riche d'enseignement. Mais pour ce qu'il en est du fils, il était trop tard, il n'a pu en profiter.

On pourrait penser qu'une telle lucidité sur ce que son éducation paternelle a « réussi » à faire de lui a pu contribuer à le démoraliser. À voir les choses ainsi, un certain nombre de psychanalyses devraient être déconseillées! Là n'est pas ce que je pense. Il faudrait plutôt ici prendre sérieusement en compte les paroles sombres de Kafka à son père « J'ai cessé d'espérer être sauvé, j'ai abandonné ». Le psychanalyste dirait peut-être que la pulsion de mort avait déjà fait trop de chemin, qu'elle avait atteint un point de non-retour. Je crois néanmoins qu'il est plus pertinent de penser que le fait d'en arriver à un tel insight était en soi de nature à servir de tremplin vers la libération. D'autres facteurs hélas sont intervenus pour freiner l'élan libérateur.

Sur son écriture, les aveux sont révélateurs, pathétiques, dramatiques. « Toute mon écriture porte sur toi, te concerne ». Et Kafka met ceci en rapport avec la prise de conscience que « mon état a toujours été pitoyable », ajoutant avoir sans cesse éprouvé des angoisses profondes chaque fois qu'il était question d'affirmer « mon existence spirituelle ». Très prenante et significative introduction à toute son œuvre littéraire. Écrire, seul moyen de donner vie à son être spirituel, moyen à l'abri de l'influence directe du père. Mais l'effort impliqué aurait-il contribué à détruire l'auteur, quand on pense au poids inhumain de la culpabilité qui pesait sur son âme? Ce qui suit nous permettrait de le penser.

J'en viens au plus pathétique. Il fait allusion à l'aversion de son père pour ses écrits, pensant que cette aversion pouvait être liée au fait qu'ainsi, de par ses propres efforts et pour la première fois, il prenait quelque distance par rapport à son père. Mais il ajoute que cette indépendance n'est pas sans rappeler « le sort du ver de terre qui, piétiné et coupé de sa partie antérieure, arrive à s'échapper et à se

traîner de côté avec ce qui lui reste de son corps ». Il est permis de voir dans cette phrase troublante, dérangement, un condensé métaphorique de *La métamorphose*. En somme, Kafka dit à son père qu'il n'a réussi qu'à demi à le castrer, mais c'est quand même la castration qui parle et qui contraint le fils à se présenter comme rien de mieux qu'un ver de terre mutilé. On entend presque le fils crier de rage au père que la castration, somme toute, il l'a réussie.

Nous limiter à ces quelques remarques sur le présent sujet serait injuste et fautif. Car dans la mesure où il a pu poursuivre son écriture, Kafka a mené une lutte héroïque contre le père intériorisé, par la voie d'une sublimation acharnée, seule issue de secours à sa disponibilité, de concert avec l'introspection et cela, en dépit d'idées périodiques de suicide. Il va sans dire qu'il était un homme violemment torturé, à la mesure de la violence du père à son endroit.

- Dans son « auto-analyse », Kafka rejoint à plusieurs reprises la pensée de Piera Aulagnier sur le masochisme. J'ai déjà abordé ce point en signalant son étonnant penchant à absoudre son père, à lui donner raison quand ce dernier s'acharne à le mépriser : « Tu as mis toutes tes énergies à me mépriser, alors que mon estime personnelle dépendait surtout de toi ». L'équation se ramène à quelque chose de simple en apparence : tu me méprises, je me méprise, je cède à ta volonté, à ton désir.
- Les choses vont encore plus en profondeur quand le fils parle de sa prison. Paralysé devant son projet de mariage, il se compare à un prisonnier qui hésite entre ou bien s'évader, ou bien convertir sa prison en un château de plaisance (*Lustschloss*). Kafka est aux prises avec la tentation de se complaire dans sa déchéance et ainsi satisfaire à ce qu'il conçoit comme étant la volonté du père. Ici encore, il semble s'agir de faire du désir du père son propre désir. Le plaisir sadique du père débouche sur le plaisir masochiste du fils. Kafka avait rêvé autrement. Il dit qu'en se mariant, il pouvait devenir l'égal de son père, mais que c'était trop, c'était rêver en couleurs. J'ai déjà rapporté qu'à ses yeux, le projet de mariage équivalait à sombrer dans la folie. Mieux vaut souffrir de masochisme que de folie. Devant l'impossible et l'impensable rivalité œdipienne, Kafka rend les armes. La voie de l'identification paternelle est un panier de crabes.

### *L'énigmatique « innocence » du père*

J'en arrive à ce qui nous apparaît le plus déconcertant. Se basant sur la lucidité bouleversante dont Kafka fait preuve, sur ce plaidoyer impitoyable contre son père, un lecteur non versé en psychopathologie ne peut qu'être renversé de le voir constamment préoccupé d'innocenter ce même père. À la lecture, le psychanalyste lui-même entre dans une réaction contre-transférentielle chaque fois que Kafka annule son attaque en proclamant sur-le-champ l'innocence de son père. Parfois, cette tendance chez lui est sans équivoque, parfois elle est ambiguë. Cette contrainte intérieure serait le pendant de l'idéalisation première, archaïque. Une fois réfugiée dans l'inconscient, elle est protégée, maintenue par le fils, qui ne peut

plus renoncer à cette grandiosité initiale du père, du « grand homme », comme dit Freud, aux yeux du garçon de trois à cinq ans. Le fils, désillusionné par le père réel et trop menacé par lui, se réfugie dans le monde fantasmagorique du père grandiose et tout-puissant. D'autres se précipiteraient dans la voie délinquante, en s'identifiant à l'agresseur. Kafka, lui, s'agenouille tout en faisant des efforts surhumains pour se relever. Quand il s'agenouille, c'est évidemment pour protéger l'image du père tout-puissant. La distance qui sépare le père réel du père tout-puissant et sécurisant explique une bonne part de la psychopathologie de Kafka. Le père réel étant destructeur et méprisant, le fils en fait un destructeur tout-puissant, et c'est l'apocalypse. Quelques exemples. « Tu y es pour beaucoup dans mes problèmes, mais sans que ce soit de ta faute ». Plus loin : « Je n'ai jamais pensé qu'il pouvait y avoir de la culpabilité de ta part ». Parlant du judaïsme de son père, il le juge comme manquant de substance pour pouvoir exercer une influence et il conclut que « ces remarques ne sont en rien un reproche ». Il dira que son père a fait de lui un incapable en tout et que pourtant « Tu avais raison de penser que j'étais un incapable ». On lit avec stupéfaction que « je n'ai jamais douté de ta bonté (*Deine Güte*) pour moi ».

Le père avait coutume de mettre ses sautes d'humeurs sur le compte de sa condition cardiaque nerveuse (*Herznervosität*). Le fils lui dit qu'il n'en croit rien, que ce n'est qu'un subterfuge pour « exercer plus sûrement ta domination », que cette vulnérabilité cardiaque n'est qu'un prétexte pour mieux étouffer toute opposition. Et c'est dans un même élan de pensée qu'il ajoute « Ceci, bien entendu n'est pas un reproche », mais uniquement un énoncé de fait. Plus loin, alors qu'il se prononce sur le profond mépris que son père lui manifestait, il s'empresse de poursuivre en acquittant le père de toute culpabilité (*Schuldlosigkeit*).

Il suffira d'ajouter un seul exemple, le plus probant, le plus révélateur de cette dynamique inconsciente (mais est-ce bien inconscient?). Kafka raconte à son père que, dans l'espoir de s'affirmer un peu face à lui, il avait pris plaisir à collectionner les petits travers « ridicules » qu'il lui arrivait d'observer chez lui, comme le fait, très décevant, de le voir s'extasier devant des personnages médiocres mais vénérés du seul fait de posséder quelque titre creux. Il énumère plusieurs de ces petits travers qui auraient certes mis le père dans ses petits souliers<sup>6</sup>. Mais voilà le point central : il conclut son énumération en s'inclinant et, prosterné, il rend les honneurs. « Crois-moi, je t'en prie, toutes ces farces que parfois tu me surprenais en train de partager avec ma sœur en rigolant, étaient de la nature de celles qui se font à propos des rois et des dieux, plaisanteries tout à fait compatibles avec le plus profond respect ». Oui, se dit le lecteur, c'est possible, à condition d'oublier tout ce que le fils pense par ailleurs. Ici, Kafka est pathétique. Le jugement impitoyable de l'adulte entre en confrontation avec le culte idéalisant de l'enfant pour le père tout-puissant. Avec son génie, il parvient à une réconciliation forcée. Il ne peut tuer le père qu'en en faisant un dieu. C'est *Totem et Tabou* sur le mode contemporain. Le fils ne sera ni rebelle ni délinquant, seulement obsessionnel et criblé de symptômes paralysants. Nous sommes en présence de quatre personnages :

le fils impitoyable et le fils prosterné, révélant un clivage intérieur; le père tout-puissant et le père ridicule, révélant un clivage de l'objet.

Je disais plus haut que cette tendance à innocenter le père était parfois ambiguë. Ainsi, en s'adressant à son père par ces mots : « Ton absence de doute quant à ton innocence... », n'est-il pas en train de dire qu'il n'y croit pas beaucoup lui-même à cette innocence? Même chose quand il qualifie la prétendue innocence du père d'énigmatique, ainsi que sa prétention à se croire immunisé contre toute attaque. L'ambivalence du fils laisse des traces.

### *La puissance de l'amour*

Je m'en voudrais de ne pas réserver une place de choix à ce moment si émouvant où le fils rappelle ce qu'il imagine être le pouvoir illimité de l'amour parental, montrant à quel point il est indispensable pour la santé mentale. Avec la nostalgie de ce qui aurait pu et dû être, il dit à son père, la mort dans l'âme, qu'un mot affectueux, être pris calmement et tendrement par la main, un regard amical et affectueux l'auraient rendu capable de surmonter tous les obstacles de la vie, « Tu as bloqué ma voie alors que je n'avais besoin que d'un simple encouragement paternel ». Vérité éternelle à rappeler cent fois à ceux et celles qui sont impatients de voir venir le jour où l'amour parental sera mis au rancart pour faire place à l'ordinateur.

### *L'imaginaire réponse du père*

Cette dernière partie de la lettre est, sous certains aspects, riche d'enseignement sur la dynamique inconsciente. Imaginant lui-même la propre réponse du père à sa lettre, Kafka nous donne accès à son monde intérieur.

On lit (sous la plume du fils) que le père se moque de l'attribution d'innocence que lui concède son fils. Le père donc, selon Franz, n'en croit rien. A l'évidence, c'est l'identification projective à l'œuvre. Il est permis de penser que le tout est à fleur de conscience. Mais il ne peut assumer cette prise de conscience qu'en la prêtant au père.

Il imagine son père l'accusant d'insincérité à propos de cette concession d'innocence. Toujours par le truchement de l'identification projective, on voit Kafka en danger imminent d'avoir à reconnaître un certain sentiment d'insincérité au sein de son besoin contraignant d'avoir toujours à innocenter son père. Quand, en raison de l'atmosphère familiale, de la complexité des affects et des contraintes parentales, le fils en vient à ne pas pouvoir se détacher ni se passer d'un père par ailleurs tyrannique et sans amour, plus rien n'est simple pour le fils. Très divisé en lui-même, très partagé, et convaincu au fond de la justesse de son jugement critique, il ne peut s'empêcher, sur fond de colère, de forcer son père à des aveux sur ses propres fautes « Tu te dis prêt à croire (lui fait dire Franz) que, *contrairement à la vérité*, je ne suis pas coupable... ». Ici, c'est la partie soulignée par moi qui importe. C'est le plus loin où Kafka pouvait aller dans l'expression de son hostilité envers de son père.

Cette *Lettre* de Kafka nous donne un aperçu inespéré sur la profondeur, la permanence et la nocivité de l'influence du père quand le fils trouve des raisons d'espérer, envers et contre tout, que le tyran pourrait un jour répondre à ses espérances les plus tenaces. Ce fils vit à même un clivage pathologique qui trop souvent débouche sur la désespérance. Est-ce à dire que l'inconscient s'épuise, que l'espoir s'éteint? On peut le penser, à moins que ce fils ne sombre dans le délire de la psychose.

**andré lussier**

40, chemin bates #230  
outremont, qc, h2v 4t5

---

### Notes

1. *Le Nouvel Observateur*, 2000. Numéro spécial, 41, hors-série sur « Les nouveaux Ado. » (par des spécialistes : éducateurs, psychanalystes, psychiatres, psychologues).
2. *Ibid.*
3. Dumont, Fernand, 1969. *L'interprétation* numéro spécial sur le Père, vol. 3, no 1 et 2.
4. Kafka, Franz (1919) *Brief an den Vater*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1953. La traduction est de l'auteur du présent article.
5. Aulagnier, Piera, *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, coll. Le fil rouge, 1975.
6. La mère de Kafka a d'ailleurs refusé de remettre la lettre au père.